

Tâcher de dire *comment* – je sais surtout *pourquoi*

Voilà maintenant quinze ans que j’anime l’atelier théâtral de l’ULM, une école de Tournai issue de la fusion de deux sites : les Ursulines, axée sur l’enseignement général, et, deux rues plus loin, La Madeleine, qui propose de nombreuses sections techniques et professionnelles.

A l’heure où j’écris ces lignes, une nouvelle année théâtrale se termine, un nouveau projet a vécu. Trois petits tours et puis s’en vont. Rideau tombé, costumes lessivés, accessoires remisés dans leurs caisses. Repas de clôture, photos partagées... Tout est dit. Cycle éphémère de nos ateliers. La poussière est lentement retombée sur cette agitation, ces heures de travail, ces rencontres magnifiques entre les partenaires et avec le public.

Depuis que j’anime l’atelier de l’ULM, j’ai fonctionné systématiquement sur le mode de la création collective. Et même si cela demande un travail colossal, je continue à dire que je fais ce choix par facilité : trouver un texte dont la distribution corresponde grosso modo et de façon équilibrée au nombre de participants n’est jamais simple. Et puis cela nous donne une liberté énorme.

Cette année, nous avons monté « Le piano du grand Victor », un spectacle qui reste à ce jour le plus ambitieux des projets que nous avons portés, tant par sa taille (plus de deux heures de spectacle, trois époques différentes à reconstituer, 42 élèves et professeurs sur scène) que par son côté pluridisciplinaire, puisque la mise en scène intégrait de la danse, du piano, du chant, de la vidéo et un numéro de trapèze. Une grosse machine, en somme, et pourtant au service d’un récit on ne peut plus intime, qui interrogeait notre rapport à la mémoire familiale : à l’heure de vendre le piano dont elle a hérité et qui encombre son petit appartement, Roseline, la quarantaine fatiguée, va découvrir à travers les réactions de ses proches que l’instrument est lourdement chargé de petite et de grande histoire. Cent ans de souvenirs vont revenir à la surface, liés à la figure tutélaire du « Grand Victor », héros de 14-18 et arrière-grand-père de Roseline.

Mais plutôt que de rendre compte d’un spectacle qui n’aura plus lieu, il me semble plus intéressant de partager ici une démarche qui, d’année en année, s’est précisée sans beaucoup changer.

Je pourrais diviser mon travail en quatre étapes : la constitution du groupe, la création, l’écriture et la mise en scène.

La constitution du groupe

L’atelier théâtral de l’ULM s’organise le mercredi après-midi avec des élèves et des professeurs volontaires des deux sites de l’école. Je commence par recruter les élèves en faisant le tour des classes pour leur « vendre » le projet. J’insiste toujours sur le fait que je n’attends pas des élèves qu’ils se sentent du talent, ni qu’ils aient l’expérience des planches. Je leur dis même souvent que s’ils se sentent incapables de monter sur scène, c’est une excellente raison pour nous rejoindre. Tout ce que je leur demande, c’est de pouvoir s’engager sérieusement dans un projet collectif.

Lors des premières séances, je ne convoque pas les professeurs. C’est en effet le seul projet qui permet aux élèves de l’enseignement général, technique et professionnel de travailler vraiment ensemble et, dans un premier temps, l’enjeu est d’effacer les inévitables étiquettes, de constituer un groupe solide et solidaire. Au début, ils marchent toujours sur des œufs, entre complexe d’infériorité, susceptibilité exacerbée et condescendance parfois involontaire. Chacun évite soigneusement de passer pour le plouc ou l’intello qu’il se sent être au regard

des autres. Les premières semaines, je leur propose donc essentiellement des exercices collectifs, en cassant les clans pré-établis et, au fil du travail les cloisons scolaires et sociales s'estompent pour laisser place à une petite troupe d'apprentis comédiens.

Ils sont alors prêts à voir entrer les profs dans l'arène. (Ces dernières années, j'avais environ autant de profs que d'élèves sur scène.) Autre moment fragile et impressionnant pour les deux camps : les enseignants ont, pour la plupart une voix bien aguerrie et une expérience du plateau qui pourrait intimider. D'un autre côté, ils risquent leur image, leur crédibilité dans un travail d'atelier où il faudra inévitablement se découvrir, se mettre en danger. Je cherche très vite à briser la glace par des exercices physiques très simples, très collectifs, où le seul enjeu est de trouver le plaisir de jouer ensemble, au sens le plus simple, comme des enfants jouent dans la cour de récré. Pas de prise de tête. Un bon vieux *chat perché* au ralenti s'y prête par exemple très bien.

Une nouvelle fois, les préjugés seront rapidement évacués, laissant place à une estime réciproque qui génère une belle émulation. Les enseignants ne deviennent pas pour autant des copains, ni les élèves des chouchous. Non. Profs et élèves deviennent simplement des partenaires dans le projet, sans rien y perdre, au contraire, en terme de relation pédagogique.

Ce que je retire avant tout de cette expérience, c'est qu'un groupe a tout à gagner à être hétérogène : plus les âges, les milieux, les centres d'intérêts des participants sont différents, plus leur rassemblement est riche.

La création

Une fois le groupe institué, on peut se lancer dans la création. Au début, je propose un thème, une question de départ qui servira simplement d'horizon au travail. Les thèmes abordés ces dernières années ont été par exemple « Qu'est-ce qui te met en colère ? », « Ecole et préjugés », « Et si tout s'arrêtait dans une heure ? », « Petites et grandes peurs », « consommer / jeter »... Chacun apporte les expériences, les souvenirs, les réflexions que le thème lui inspire et cette matière donne rapidement lieu à des propositions de situations, de personnages qui sont investis en improvisation ou en petits ateliers d'écriture. Peu à peu, on élague ensemble et on voit se dessiner des lignes de force, des idées phares autour desquelles on décidera d'articuler l'histoire de la pièce. Parfois c'est un lieu (une fête foraine, il y a deux ans), parfois une hypothèse (« et si les magasins vendaient des êtres humains... »). Cette année, par exemple, alors que nous travaillions sur la commémoration de 14-18, il nous est apparu que la notion de mémoire et de famille fonctionnaient bien ensemble. Nous avons donc rapidement décidé de placer au cœur du projet un arbre généalogique se déployant sur cinq générations.

A la création collective succède alors un travail plus individuel : chacun est amené, sur base de toute la matière générée précédemment ou de nouvelles propositions, à choisir et à définir son personnage, puis à le relier à l'idée centrale (qui puis-je incarner dans cette foire, ce magasin, cette famille,... ?). Le travail de construction du personnage est le plus corporel possible. On établit bien davantage une démarche, un rythme, des tics, une grammaire gestuelle et une voix qu'une psychologie. Et quand tous les personnages sont bien dessinés, on entre dans la dernière phase de création : on les amène à se rencontrer, on les jette dans une série de situations dont on tirera peu à peu une trame.

L'écriture

Je me retrouve alors à ma table de travail, généralement pendant le congé de Noël. Après le bouillonnement de la création, cela s'apparente plus à une traversée en solitaire, mais je ne m'embarque pas sans provisions : notes, images, envies, idées, répliques, j'ai sous la main une quantité énorme de possibilités.

Il s'agit alors de coudre tout cela en un spectacle patchwork, volontairement baroque, souvent tragicomique. Un texte qui malgré son foisonnement et sa diversité puisse raconter une vraie histoire avec un début, un milieu et une fin. Les éléments s'organisent peu à peu, trouvent leur place dans le grand puzzle.

Au premier atelier de janvier, je me présente avec une première mouture du texte, souvent incomplète. On prend alors deux trois séances pour essayer, ajuster... On laisse entrer les dernières trouvailles avant d'attaquer...



... la mise en scène

C'est la phase cruciale du projet, mais c'est aussi la plus laborieuse. Tout d'abord parce que l'irruption du texte écrit dans le projet a soudain tendance à prendre le pas sur tout ce qu'on avait mis en place avant. Les acteurs *récitent*. Les personnages s'effacent, les gestes s'amenuisent. On ne retrouve plus la fraîcheur des premières impros. En outre, si pendant la phase de création il était facile de mobiliser tout le monde et d'installer une dynamique collective, les répétitions ciblent maintenant quelques scènes. Certains ont parfois l'impression « d'être venus pour rien ». C'est pourquoi il me semble important de garder un esprit de création collective à ce moment-là aussi et surtout. Que tout le monde puisse se sentir concerné par l'ensemble du projet même quand la pièce est déjà rédigée. Continuer à improviser parfois les scènes, même celles écrites pour d'autres, quitte à les modifier. S'amuser à jouer tous les personnages, aider à les nourrir. Chercher ensemble des solutions de mise en scène plus efficaces. D'autant que, quand j'écris le texte, je fais complètement abstraction de sa mise en scène. Je ne me demande jamais comment on représentera telle action, ni même si c'est possible à jouer (c'est toujours possible). Et cela participe au plaisir de cette dernière étape que de devoir trouver des solutions. J'avais par exemple écrit il y a quelques années une scène de *team building* foireux où des employés devaient se livrer au saut à l'élastique. Un joli casse-tête au moment de le porter à la scène. J'avais

alors réparti l'atelier en petites équipes chargées de faire une proposition si possible inattendue, une manière de rendre dans l'irréremédiable horizontalité du plateau une impression de descente vertigineuse. C'est finalement sur base de la conjonction des différentes idées que nous avons construit l'image.

Cette année encore, pendant l'écriture d'un flash-back qui se passait en 1968, j'avais trouvé intéressant de glisser six répliques de personnages qui, au beau milieu de cette scène, commentaient l'action du point de vue des souvenirs qu'ils en avaient gardés en 2014. Sur le papier, c'était relativement simple. Sur le plateau, beaucoup moins : changer subitement de contexte, d'âge, de costume pour une parenthèse de moins d'une minute relevait de la gageure. De nouveau, c'est par une suite de propositions du groupe, d'essais, erreurs, révisions que nous avons fini par trouver ensemble la façon la plus fluide et lisible de rendre cette syncope dans le cours du jeu.

Fin du travail.

On a déjà eu beaucoup de plaisir à créer le spectacle, mais ce qui suivra ne sera plus mesurable.

Profs et élèves qui s'échauffent en coulisses, trac contre trac, pendant que monte la rumeur d'une salle qui se remplit.

Noir salle.

Lumière.

Premiers mots.

Puis l'échange incroyable qui s'installe entre le public et le plateau. Vibrations. Ça circule. Ces rires, ces beaux grands silences et ces bravos qu'on cueille dans le mouvement et qu'on prendra le temps de savourer ensemble après, longtemps après. Et quarante-deux regard allumés, au moment des saluts, fiers d'avoir tenu le cap ensemble, d'avoir donné, le temps de trois représentations, le meilleur de soi-même. Quarante-deux petits miracles viennent de s'accomplir côte à côte, simultanément, sous les yeux des spectateurs. Magie du théâtre amateur.

A ce moment-là, une fois de plus, j'oublie que j'ai juré au moins trois fois au cours de l'année que c'était la dernière fois que je me lançais dans un projet pareil. Et je signe à deux mains pour recommencer.

François Salmon



Originaire de la région de Chimay, François Salmon a découvert l'animation théâtrale en entraînant et coachant des équipes d'improvisation à Louvain-la-Neuve (Improkot). Après des licences en «romanes» et en études théâtrales, il a été engagé à l'ULM-Tournai où, à côté de ses cours de français et d'art dramatique, il coordonne l'atelier du mercredi après-midi. Occasionnellement, il anime des ateliers de jeu et d'écriture théâtrale pour adultes et adolescents à la Maison de la Culture de Tournai. Entre le boulot et sa vie de famille, il se donne parfois aussi le temps d'écrire de petits textes en tous genres (théâtre, nouvelles).